



CYCLE DESS-A

Yaoundé, le 03 JUILLET 2008

19^{ème} Promotion
2008 / 2010

CONCOURS D'ENTREE A L'IIA

EPREUVE : CULTURE GENERALE ET FRANCAIS

Durée : De 9h à 12h, heure de Yaoundé (TU+1)

I- Contraction de texte

Après avoir résumé le texte ci-dessous au tiers, vous discuterez cette pensée de Camille Jullian : « *Le métier, pour chacun de nous, c'est notre manière propre et individuelle d'être un homme et de rendre des services d'hommes dans la société humaine* ».

Le travail, une nécessité sociale

[Car le travail est une nécessité. Je ne dis pas une nécessité matérielle, un devoir envers soi-même. C'est ravalier le travail, rabaisser le métier ou la profession, que d'y voir une manière de soutenir sa vie, disons le mot, de gagner de l'argent. Que l'argent, le gain, le salaire, soient indispensables à l'exercice d'une profession, cela va de soi : l'homme de métier a droit à une rémunération en échange de ce qu'il fournit. Mais ce salaire, si important soit-il dans la vie d'un travailleur, n'est qu'un règlement de circonstance. La véritable signification de l'acte de travail apparaît dès qu'on examine son rapport avec l'ensemble des actes humains, dès qu'on regarde l'homme au travail au milieu de la nation. Et je dis que le travail est une nécessité sociale, un devoir envers la patrie.

Le métier, la profession, c'est l'occupation d'un homme à l'effet d'être utile aux autres hommes. Labourer son champ, c'est préparer du pain pour la nourriture de tous ; extraire du charbon c'est préparer du feu pour le foyer de tous ; étudier le passé, c'est préparer des vérités pour l'enseignement de tous. Qui dit travail, dit service rendu. Quiconque travaille produit sa part possible des choses nécessaires à la société. Car je ne me figure pas un laboureur qui ne sèmerait du blé que pour lui-même, un mineur que ne retirerait du charbon que pour sa famille, un historien qui ne lirait des documents que pour son instruction personnelle. Non! La profession, telle que je la conçois, et la mienne aussi bien que le plus manuel des métiers, la vie laborieuse, à côté du geste professionnel, doit s'ouvrir au désir du bien de tous. Découvrir la vérité sur le passé et ne point la transmettre à ceux qui peuvent vous lire ou vous écouter, c'est manquer à son devoir d'homme. L'humanité a besoin de blé pour se nourrir, de charbon pour se chauffer, de sciences pour s'instruire ; vous qui, de par vos forces, vos facultés, votre éducation, pouvez donner à l'humanité du blé, du charbon, de la science, vous n'avez pas le droit de le lui refuser. Le métier, pour chacun de nous, c'est notre manière propre et individuelle d'être un homme et de rendre des services d'hommes dans la société humaine.

Travail et société humaine sont deux énergies solidaires ; l'une ne progresse pas sans l'autre. A dire toute ma pensée, le travail est pour l'ensemble de l'humanité

ce qu'est l'âme pour chacun de nous, ce qu'est l'amour pour la famille, le souffle divin qui anime et fait vivre.

[...] Le travail, quel qu'il soit, et celui du forgeron comme celui du paysan, et celui de la main comme celui de l'esprit, tous ont leur mérite et leur beauté ; et même de la forge la plus rude, il jaillit un effort qui va jusqu'aux racines les plus subtiles de l'âme.

Le métier surexcite et discipline la faculté de vouloir. Forger une épée, c'est un duel contre la matière : regards fixes, membres tendus, mains raidies, gestes calculés et surveillés, souffrance maîtrisée et fatigue abolie, voilà une double victoire remportée sur l'âme, sur le corps plié à sa volonté, sur la matière façonnée à son idée.

Le métier tient l'intelligence en éveil. Même le plus humble n'est point machinal. Il faut que le charretier observe sa bête, sa voiture et le chemin, que le mineur précède de la pensée le choc du pic sur la pierre, et le pêcheur, pour scruter la surface de l'eau, déploie parfois la même souplesse de réflexion que l'historien pour analyser le sens d'un texte. Tout métier exige une technique de l'esprit.

Le métier, enfin, fait sa place au sentiment, à la joie, la vraie joie, celle que provoque la sensation d'un devoir accompli, la vue d'un ouvrage terminé. N'est-ce pas un plaisir d'essence pure que celui du potier qui, à l'heure dite, aperçoit devant lui l'œuvre achevée par ses mains, et il n'importe que cette œuvre soit une figurine d'art ou un vulgaire ustensile ; c'est une œuvre bien faite, elle est finie et c'est son œuvre ; son temps et sa peine sont devenus cette chose ; il y a de lui-même là-dedans, et sa conscience a trouvé un instant de repos. Ecoutez ce ton de satisfaction intime qu'a l'ouvrier de France en disant : « Voilà du bon travail ! »

Si maintenant l'ouvrier se dit encore que son œuvre n'est point destinée à demeurer sienne, mais qu'elle va servir à d'autres, leur procurer plaisir ou profit ; si l'écrivain se dit que son livre va être lu de quelques uns, et leur apporter du réconfort : alors, ouvrage et métier s'élèvent au niveau d'un service social, d'un devoir humain.]

CAMILLE JULIAN, Revue Bleue, 16 septembre 1921

(cité par Angué chez Bordas)